

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 16 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

CAUSERIE DU DIMANCHE.

SI J'AVAIS UN MILLION !...

Ils étaient cinq ou six, prenant le repas du soir à la table d'un brave ouvrier. Bien que les mets ne fussent pas très riches, on mangeait gaiment. La conversation roulait sur différentes questions. On parlait de ci de ça, de projets, de voyages, de travaux, de politique et naturellement de fortune. Chacun avait son idée, son plan, sa chimère, ses châteaux en Espagne. Tous avaient en vue l'augmentation de leur bien-être.

Les âmes cultivées, les chercheurs d'idéal, la jeunesse à vingt ans, les poètes ne sont pas les seuls qui aient la soif du bonheur. Cette foule qui nous semble indifférente à toutes les grandes jouissances, que l'on dirait se contenter du pain de tous les jours, cette foule qui marche incessamment, qui travaille toujours sans jamais se décourager, ce peuple que l'on nomme les ouvriers, vit sans cesse avec un idéal en perspective.

Pour le riche, dégoûté de toutes jouissances terrestres, fatigué, blasé, l'idéal est quelque chose que l'on ne définit pas sur la terre.

Pour le pauvre qui n'a jamais senti les douceurs de la richesse, qui n'a jamais roulé, dans sa main, les pièces d'or, que le riche, s'il n'est pas avare, regarde avec indifférence, pour le pauvre qui sue sang et eau sur son ouvrage, l'idéal c'est le million! On a beau lui dire les trompeuses promesses du veau d'or, lui répéter les déboires et l'effrayant souci du millionnaire; tant qu'il n'aura pas glacé son cœur au contact de ces pièces luisantes et froides, il fera tout pour les posséder. Il caressera ce rêve toute sa vie; il ira partout, se séparera des siens, laissera sa patrie, brisera sa santé, y perdra la vie même, mais ne laissera pas sa chimère.

Celui-là est un matelot, celui-ci un voyageur, cet autre un émigrant, ceux-ci sont des colons, ceux-là se ruinent à l'étranger dans la fumée des manufactures... Et pourquoi tout ce mouvement, toutes ces peines, tout ce travail? Pour amasser de l'or! pour pouvoir vivre heureux.

Et bien! donc, à table, ce soir-là on parlait de richesse; et chacun s'animait à la pensée, qu'un jour, il pourrait devenir riche.

—Et que ferez-vous de votre or, dit celui qui présidait le repas?

Et chacun de défilé ses plans, de faire voir ses projets.

—Ah? diable, si jamais je mettais la main sur un million, je ne serais pas en peine de lui, dit un des convives. J'aurais vite laissé là ma hache et m'en irais vivre en ville, sans plus m'occuper de travail.

—Sans t'occuper non plus de tes amis, reprit un autre, moi, si la chance m'arrivait, je croirais être plus gentil. Je bâtirais une espèce de palais, et là nous irions vivre ensemble, n'est-ce pas, mes vieux?

—Bravo! c'est ça, dirent les autres, et nous serions en repas et nous gogallions, hein? C'est dommage que tu ne l'aies pas ton million...

Et tous de prendre plaisir à cette apparition d'un avenir doré.

Le maître n'avait pas dit son mot. Celui-là était plus sérieux que les autres, mais n'était pas moins chimérique.

—Un million, dit-il, n'arrive pas tous les jours et j'y regarderais de plus près. Vous allez rire de moi, n'importe, je dirai ce que j'en voudrais faire maintenant. D'abord je resterais au pays. Depuis longtemps, je considère avec inquiétude, ces milliers d'étrangers, qui s'en vont dans l'Ouest s'établir sur des lieux qui nous appartiennent. Eh bien! moi, j'irais là, je choiserais quelque site avantageux, qui plus tard pourrait devenir ville ou village, et, ma foi, j'achèterais là de quoi faire une paroisse.

En écoutant cette proposition tout le monde se prit à rire.

Où! te voilà bien avancé, que ferais-tu de cette paroisse sans paroissiens...

—Rien de plus simple, je la peuplerais de tous mes amis. Ceux qui n'en voudrais pas s'en passeraient. Je les soutiendrais pendant les premières années—on travaillerait beaucoup, la charue irait vite et dru,—la terre rendrait de belles récoltes, le prospérité viendrait, puis l'on paierait la dime tout comme à notre curé; qui empêche?

Je ferais les frais nécessaires à l'exploitation de nos produits; je frayerais les chemins. Et lorsqu'enfin nous serions établis en nombre suffisant, capable de souhaiter un curé, alors nous poserions les fondements d'une église. Le village s'agrandirait, deviendrait ville: ce serait la ville *Canadienne* de l'Ouest! Et nous serions célèbres, heureux, prospères: ce serait l'histoire d'un million... Et sans présomption, je crois mes amis, qu'un jour, on nous respecterait comme les fondateurs d'une ville, comme les bienfaiteurs de notre nationalité? Mon idée vous va-t-elle?

—Où! Où! c'est bien beau.....

On avait déjà l'enthousiasme de la laitière de Lafontaine.

—C'est dommage que tu ne l'aies pas ton million, on en ferait l'essai.

Où pauvre brave homme, c'est dommage... A voir ton franc visage, à tes honnêtes et généreuses paroles, je crois que tu n'emploieras pas ce million à l'usage qu'en font certains hommes à goussets d'or. Tu caresses là quelque chose que l'on nomme illusion; n'importe l'idée en est bonne et généreuse, elle est noble et patriotique.

Tel qu'énoncé le plan n'est pas réalisable car il est trop beau. Mais de combien d'autres manières ne pourrait-on pas le mettre en pratique! Depuis des années la foule des étrangers se dirige en masse vers les plaines de l'Ouest. Tous ces peuples divers se groupent sur notre sol, se coalisent en quelque sorte, et pèsent plus tard d'un poids énorme dans la balance de nos destinées. On entend déjà comme des bruits sourds de révolte et d'indépendance parcourir les rangs de ces peuplades.

Dans quelques années, par là, le canadien-français n'aura pas voix prépondérante. Il sera écrasé, étouffé sous le flot. Il serait temps d'y voir.

Un des remèdes serait de restreindre l'émigration, et de donner au canadien des avantages qu'il n'a pas. Ceci regarde les ministres fédéraux.

Pour vous, millionnaires en peine de vos dollars, ne parlez pas tous ensemble. Choisissez bien les colons que vous voudrez gratifier de votre aide.....

GAZOF.

Un Chapitre d'Observations.

Nos vues ont-elles été bien comprises? Nous ne le croyons pas. C'est pourquoi nous croyons urgents de revenir sur certaines remarques que nous fimes en temps et lieux, et dont nos amis n'ont pas tenu comptes.

Premièrement, plusieurs de nos lecteurs, attachent une importance trop grande à nos problèmes, ne voyant pas qu'ils sont mis là en passant et non sous un but de lucre pour notre journal. Partant de cette idée, bien persuadés que nous devons ces problèmes chaque semaine, les lecteurs dont nous parlons, vont même jusqu'à nous faire des reproches pour une chose, ou une autre. Nous recevons lettres sur lettres à cet effet.

C'est ainsi que la semaine dernière, nous reçûmes une lettre d'un de nos amis, nous invectivant amèrement parce que nous avions omis de publier son nom.

Nous avons dit et redisons encore que nous faisons ce petit journal pour les ouvriers; que la rédaction en était faite par des ouvriers. Voyons camarades, est-ce plaisant, dites nous-le, lorsque ayant fini une journée de travail comme ouvrier, nous rentrons le soir pour consacrer notre temps à la rédaction de ce petit journal, et que, dépouillant la volumineuse correspondance de chaque jour, nous trouvons des lettres de reproches ne serait-ce qu'une sur cinquante? Non n'est-ce pas, alors à ceux qui agissent ainsi, nous répétons: que les moyens que nous employons sont pour forcer l'ouvrier à lire ce qui le concerne particulièrement et non pour les problèmes proprement dit. Donc plus de reproches s'il y a erreur d'un côté ou de l'autre; que l'ouvrier-lecteur pense bien que c'est un frère ouvrier-écrivain qui prend sur son sommeil et pour lui être utile et pour l'amuser.

Il est honteux de voir des gens éterniser une plaisanterie ridicule, qui, n'achevant plus, devient une honteuse injure. Aussi conseillons-nous à celui qui signe IDIOT d'aller à l'école et non sur le champ de mars pour se "*daignaiser*" car à l'école peut-être arrivera-t-on à le *déniaiser* si c'est possible toutefois, car cet anonyme nous paraît posséder une forte dose d'imbécillité.

A l'avenir nous ne publierons plus les noms de ceux qui auront trouvé nos problèmes, la liste devient trop longue et le travail pour dépouiller la correspondance et faire une liste des noms est trop grand, nous ferons au sort simplement.

Songez bien, chers amis-lecteurs, que nous recevons chaque semaine 5 à 600 lettres.

Donc nous donnerons seulement les noms des vainqueurs.

LA BIBLIOTHEQUE DE L'OUVRIER.

Nous possédons une quantité raisonnable de livres traitant des métiers, et chaque semaine nous répondrons à une ou deux lettres, des fois trois, qui nous sont adressées par des amis nous questionnant au sujet de leurs métiers.

Naturellement, nous ne pouvons publier lettres et réponses, car les réponses surtout sont souvent fort longues et l'espace nous manque, nous répondons alors privément.

Il arrive parfois que nous sommes embarrassés faute d'avoir l'ouvrage "*ad hoc*" sur la question posée. Nous sommes donc désireux d'augmenter notre bibliothèque, c'est pourquoi à l'avenir nous

répondrons privément et longuement à tous ceux de nos lecteurs qui, désirant une réponse en dehors du journal, nous enverront par la maille la somme de 25 centins qui sera employée à acheter des livres pour l'instruire lui et les camarades.

Est-ce juste ?

LA RÉDACTION DE L'OUVRIER.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Un parisien, tout frais débarqué à Marseille, arrête un passant et le prie de lui indiquer la canebière.

—La Canebière ? et tu y es dedans mon bon !

—Comment, c'est là cette rue célèbre ? fit le Parisien. Heu !

—Ah ! tu ne la trouve pas assez belle ? Qu'est-ce qu'il te faut doux ? Tiens, tu aimeras peut-être mieux ça ? ...

Or, ça, c'était une volée de coups de poings.

* *

Un archi-millionnaire refuse un franc à une belle quêteuse ce qui en paraît scandalisée.

—Eh ! madame, s'écrie l'avare, il n'y a de bonheur pour personne sur la terre. Voyons ! nous autres riches, si nous aimions à donner, ne serions nous pas trop heureux ?

—Oh ! monsieur, vous devez bien souffrir !

* *

—Fusilier Blavin, savez-vous tant seulement ce qu'il est que le *sustanpif* ?

—Ce qu'il est, le *sustanpif* ? Mon caporal, je n'en ai pas de doutance.

—Alors suivez bien ma définition. Ce *sustanpif*, c'est tout ce qui se laisse toucher. *Ma képi*, c'est un *sustanpif*. *Ma ceinturon*... que vous voyez que je touche... c'est aussi un *sustanpif*. Maintenant, attention à l'exemple : Dans "la maison, elle brûle" où qu'il est le *sustanpif* ?

—Caporal, il n'y a pas de *sustanpif*.

—Comment, il n'y a pas de *sustanpif*, animal.

—Dame ! mon caporal, si la maison elle brûle, on ne peut pas y toucher, donc il n'y a pas le moindre *sustanpif*.

Pincé dans sa définition, le caporal ne veut pourtant pas avoir tort devant un subordonné. Il prend un biais :

—Pas de *sustanpif* ? et quand tu fais le feu du colonel, Savoyard ! Où qu'il est le *sustanpif* ?

—Il n'y en a pas non plus : le feu ne se laisse pas toucher... même chez le colonel.

—Et comment le fais-tu alors ?

—Je prends les pincettes, et...

Eh bien, fichu bête ! apprend la chose que dans "la maison elle brûle," le *sustanpif* c'est les pincettes !

* *

Un philosophe fit graver cette inscription sur la porte de son jardin : Ce jardin appartiendra à celui qui prouvera qu'il est parfaitement content." Un jour un iconnu entra et lui dit : "Monsieur, je viens prendre possession de ce lieu charmant, car parsonne, je vous l'assure, n'est plus content que moi." "Vous vous trompez, monsieur, répliqua le philosophe, si vous étiez parfaitement satisfait, vous ne désireriez pas encore la possession de mon jardin." Pincé !

* *

Ces bons propriétaires : l'un deux, rencontrait un locataire dans l'escalier de son immeuble, lui dit : —Votre appartement n'est pas cher à sept cents francs.

Il a tant besoin de réparation !

—Je vous en parle, parce que j'ai l'intention de la mettre à neuf.

—Ah ! parfait ! s'écrie le locataire radieux.

—Oni, continue doucement le propriétaire à neuf..... cent francs.

Un ivrogne tombe du troisième étage sur le pavé. On le relève un peu étourdi, mais non blessé, et on lui apporte un verre d'eau pour le remettre.

Lui, fièrement :

—De l'eau ? De quel étage faut-il donc tomber pour avoir un verre de vin ?

En police correctionnelle :

—Prévenu, quel est votre état ?

—Un peu fiévreux, mon président ; j'ai pas fermé l'œil de la nuit... C'est égal, j'vous en r'mercie pas moins !

Offert à "L'Ouvrier."

Nous accusons réception d'un magnifique cadeau, "L'instituteur grammaire électrique," offert par les messieurs Fréchon, Lefebvre & Cie, marchands d'ornements d'église de Montréal.

Ce présent est une jolie boîte sous forme de livre. Au fond il y a une roulette, sur les rayons de laquelle sont marquées les principales questions de la grammaire. Si vous voulez avoir une réponse, vous n'avez qu'à déposer la roulette en faisant correspondre votre question à un point noir. Dessus la vitre sur laquelle vous déposez la roulette, une main dirigée par elle-même et sans aucune pulsation quelconque, vous indique du doigt la réponse à votre question. C'est très bien imaginé, et c'est un moyen agréable et facile de faire apprendre la grammaire aux enfants tout en les divertissants. Nous réitérons encore nos remerciements à qui de droit.

Nous le donnerons en présent pour la solution du problème d'aujourd'hui.

L'ARTISAN.

Quand la cloche fidèle aux échos jette l'heure
Où partout, dans la ville, on ferme l'atelier,
L'artisan fatigué reprend le doux sentier
Qui le ramène à sa demeure.

Après l'âpre travail cet homme, à son foyer,
Retrouve chaque soir du jour la part meilleure,
Un ange qui l'attend, consolant si l'on pleure,
Et des enfants sur qui veiller.

Bien qu'il gagne sa vie au prix de la fatigue,
Son cœur est large ouvert, et toujours il prodigue
La charité sur son chemin.

Plus un morceau de pain peut-être dans la huche :
N'importe ! si la faim lui dressait une embûche,
Le Ciel y pourvoirait demain !

SPERANZA.

Recettes de Metiers.

Méthode très simple pour faire du miel excellent sans le secours des abeilles.—Vous prenez trois livres de sucre commun, "cassonade" et vous les mettez dans une chopine d'eau que vous versez dans une casserole sur le feu jusqu'à ce qu'elle bouille. Ensuite quand elle est bien bouillante, vous jetez un peu d'alun pulvérisé, vous retirez et coulez le tout dans un morceau de toile fine. Ensuite vous y versez deux ou trois gouttes d'essence de rose, et vous laissez refroidir.

LE CARNAVAL.

On calcule que les étrangers ont dépensé à Montréal, pendant la semaine du carnaval :

Logement, \$200,000 ; cochers, \$220,000 ; dépenses diverses, \$200,000. Soit \$600,000 en six ou huit jours.

24,000 étrangers ont visité notre ville et il a fallu 625 wagons remplis pour les amener chez nous.

Les officiers de douane, à la gare Bonaventure, disent que tous les étrangers sont partis surchargés de souvenirs du carnaval. Un très grand nombre ont emporté des raquettes et des trains sauvages. On n'a presque pas exigé des droits pour ces articles.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forte de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

AVIS.

Vu que le problème de la semaine dernière, est très épineux et très long à résoudre, vu la grande quantité de mots qu'il y a à trouver, nous remettons à la semaine prochaine, les noms des vainqueurs et sa solution entière.

DEVINETTE.

On creuse un puits de 7 pieds. Au fond du puits il y a une grenouille. Elle monte trois pieds par jour et elle en descend un. Combien prendra-t-elle de jour pour sortir.

Le gagnant aura droit à "l'instituteur grammaire électrique." Les réponses relatives à ce problème doivent être adressées comme suit.

"L'ouvrier" no 31, rue St-Jacques Montréal.

CHEZ M. E. CHANTELOUP.

Nous avons assisté hier matin, à la fonte de trois magnifiques cloches, chez M Chanteloup. Ces trois cloches devront donner les notes suivantes : "la" 875 lbs. "sol" 1100 lbs, "fa" 1525 lbs, elles ont été achetées par le Révd M. Sears, curé pour la paroisse de St. Chrysostome, P. Q.

La coulée a très bien réussi et comme nous a fait remarquer M. Hurtibise, un des ouvriers de l'établissement, la maison Chanteloup peut, sans difficulté, entreprendre toute sorte de carillon, étant certain d'avance, de donner entière satisfaction à messieurs les curés qui voudront bien lui confier leurs commandes.

L'avantage qu'a la maison Chanteloup sur ses concurrents des Etats-Unis et d'Europe, est qu'elle peut faire livraison de cloches dans l'espace de 4 semaines, après avoir reçu la commande, c'est-à-dire, avant même qu'une manufacture étrangère ait eu le temps de mettre la même commande en mains.

Une autre remarque qui nous a été faite, c'est à propos des droits imposés par la République voisine qui sont de 40 0/0 sur les cloches canadiennes, tandis que notre gouvernement admet les cloches américaines en franchise. Le gouvernement devrait protéger cette industrie qui promet, avant longtemps, de devenir très considérable si elle était suffisamment protégée.

Avant de laisser l'établissement, on nous a fait voir une magnifique cloche de 3,000 lbs, d'un très beau son, destinée pour l'église d'Oka. Avant de faire livraison de cette cloche, la plus grosse qui ait été fondue dans cet atelier, M. Chanteloup attend une commande de deux autres pour la même paroisse. Ce carillon sera certainement un des plus beaux du diocèse.

Nous avons aussi examiné les travaux exécutés pour le coulage de la statue de sir George E. Cartier. Ce travail avance rapidement, considérant toutes les difficultés que l'artiste rencontre dans ces sortes de travaux.

MONSIEUR TOUPET ;

ou,

JEAN BELLEGUEULE.

(Comédie en un Acte)

Par AUG. LAPERRIÈRE.

PERSONNAGES :

ANTOINE DUCODE—Avocat.
ALBERT O'DONOVAN—Médecin.
JEAN BELLEGUEULE—Domestique des précédents.
EDOUARD PRÉTABOIRE—Forestier.
PIERRE DOUILLET.
GUILLAUME RAZOIR.
UN COMMIS MARCHAND.
UN FACTEUR DE LA POSTE.

(La scène se passe de nos jours.)

Nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de *L'Ouvrier*, une jolie comédie en un acte due à la plume spirituelle de M. Aug. Laperrière. Nous sommes convaincus d'avance que la comédie leurs plaira beaucoup.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN BELLEGUEULE PUIS ANTOINE ET ALBERT.

JEAN (au public—netoyant les chaussures d'Antoine.) Il est dix heures et ces deux grands flandrins (montrant les deux portes) ne sont pas levés. Parole d'honneur, c'est écoeurant, on dirait des gens ayant deux mille piastres à manger par année et... ça n'a pas le sou. Ici (montrant la porte de droite) Monsieur Antoine Ducode, avocat du cinquième dessous ; à l'entendre, bourré de science légale et autre et criblé de talents, mais malheur au pauvre diable qui lui confie une cause, fut-elle claire comme de l'eau de roche, son affaire est faite : déboutée avec dépens à tout coup. Il prétend que les juges le font exprès pour l'empêcher d'arriver. Cassant et vantard avec le pauvre monde, souple et pliant avec les grands et la risée de tous ; enfin et pour tout dire : Un sot doublé d'un orgueilleux, voilà en deux mots maître Ducode. Là (montrant la porte gauche.) Un fils, comme y disent de la Ver-terrine (Verte Erine) docteur depuis un an et ce qu'il y a d'étonnant, faisant de l'argent assez pour se donner ses trois repas par jour et une culotte tous les six mois, bon garçon au fond, mais moqueur en diable. (Regardant la chaussure qu'il nettoie) en v'là une y m'semble qu'est assez malade pour aller chez l'ordonnier, décousue ici et trouée là. Oui, mais l'ordonnier la racomode s'il est payé d'avance, autrement.....bernique. (A lui-même.) Il doit être furieux ce matin et ma foi, je ne sais pas trop comment l'aborder à son réveil. (Au public.) Pendant qu'il dort, faut que je vous raconte une petite aventure qui m'est arrivée, pas plus tard qu'hier soir.

Donc, hier soir, j'étais à l'assemblée publique des citoyens du quartier— et — dans la salle du marché. Dans ces occasions là, j'aime à dire mon mot sur les affaires publiques et sans me vanter, j'y mis d'une certaine force. On y discutait les gaspillages de notre corporation. Il s'agissait de savoir, si, en vertu de sa charte (charte) elle n'avait pas outre passé ses pouvoirs, en coiffant le chef de nos pompiers avec un chapeau en cuivre laminé, tandis qu'elle pouvait le faire à beaucoup meilleurs marché, en cuir bouilli. Notre avocat (montrant la chambre d'Antoine) pérorait et disait un tas de bêtises à faire frémir ; prétendant que, *légalement parlant*, la corporation, par sa charte (charte) était obligé d'administrer les affaires publiques avec économie, et que couvrir le chef des pompiers avec du cuivre tandis qu'il pouvait l'être avec du cuir bouilli ce qui coûtait beaucoup meilleur marché, n'était pas administré avec sagesse et économie, par conséquent, on avait enfreint la lettre aussi bien que l'esprit de la charte (charte) ; d'où il

suivait que les citoyens devaient censurer la conduite des membres de la corporation pour avoir fait une aussi folle dépense, et que lui, comme avocat, si on voulait lui confier la chose, il se faisait fort de plaider la cause et de la conduire, même en Cour Suprême, où il avait des accointances et où son savoir était apprécié à sa valeur par un ancien confrère de classe, disait-il. Agacé par un argumentation de cette force, j'interrompis mon avocat, pour lui demander, si la dignité de la ville ne serait pas compromise, en lésivant ainsi, sur le prix d'un chapeau, pour le commandant des pompiers, ce qui en définitive ne ferait pas une différence de cinq piastres, puisqu'il ne fallait qu'une coiffure pour le chef. Là-dessus, il essaya bien de me tourner en ridicule, prétendant que je n'étais pas très fort sur la signification des mots et qu'un brin d'école du soir, ne me ferait aucun tort, que pour me rendre service, il m'apprendrait en attendant mieux, que le "chef des pompiers," ça voulait dire : la tête de chacun des pompiers et non pas leur commandant et que, n'étant pas avocat, je devais par conséquent être peu ferré sur la loi constitutionnelle et la charte (charte). Piqué au vif, je montai sur l'estrade, et les applaudissements éclatèrent comme un tonnerre ; car faut vous dire que ma réputation est grande dans l'pauvre monde. On criait Hourrah pour Bellegueule, enfoncée les avocats Bellegueule, enfin l'enthousiasme s'apaise et j'eux dit : Messieurs, vous m'demandez d'enfoncer les avocats, c'est c'que je n'ferai pas parceque mon induction ne m'permet pas de m'entreprendre avec ces messieurs ; mais si je n'enfonce personne, soyez certains que je ne me laisserai pas enfoncer par Monsieur Ducode, qui, quoiqu'avocat, vient vous dire, que le "chef des pompiers" ça veut dire : la tête de chacun des pompiers et non pas le commandant des pompiers. En v'là t'y une bêtise, grosse au moins, comme le marché où nous sommes, et ce n'est pas à moi qu'on fera avaler c'te couleur-là !... ni à vous non plus hein ? Puis je démontré à l'auditoire que si je n'étais pas avocat, j'avais assez de bon sens, pour comprendre la loi comme l'importe qui et que quand on parlait de sagesse et d'économie dans la charte, ça voulait dire : administrer les affaires publiques au meilleur de sa connaissance, et que par conséquent, le titre seul d'avocat ne donnait pas le droit de se croire plus futé que tant de pauvre monde. Pendant un gros quart d'heure, je le massacrai tant et si bien qu'il me rappela à l'ordre. Lancé comme je l'étais, je résistai d'abord, mais heureusement je me rappelai qu'en dehors de l'assemblée, j'étais à son service et je me tûs. Ce fut alors un vrai délire, on riait, on criait : Hourrah pour Bellegueule, vive Bellegueule, portons Bellegueule en triomphe, ce qui fut fait. Vous comprenez maintenant pourquoi je crains de rencontrer le regard de mon adversaire d'hier soir, qui est celui de mon maître ce matin. Ah ! si je n'avais pas ma famille à faire vivre, comme j'aurais du plaisir à vous le toiser de la bonne manière ce monsieur avec ses grands airs, mais comme dit le proverbe faut ben "faire fortune contre bon cœur." (Bruit dans la chambre d'Antoine.) Le voici, filons doux.

ANTOINE (De sa chambre) Holà Jean ?

JEAN.—Me voici, monsieur, me voici. (Il entre par la porte de chambre d'Antoine et lui passe ses chaussures.) Voici vos chaussures.

ANTOINE.—(Toujours de sa chambre) Albert est-il levé ?

JEAN.—Pas encore, monsieur, mais je le crois sur le point.....

ANTOINE.—Bien, bien ; (lui donnant une lettre par la porte entrebaillée) tiens, porte cette lettre chez mon huisier.

JEAN.—(Qui a pris la lettre.) Faudra-t-il attendre une réponse ?

ANTOINE.—Non.

JEAN.—J'y vais de suite. (Au public.) Je crois que l'affaire s'arrangera bien ; il ne paraît pas trop mauvaise humeur.

ALBERT.—(De sa chambre— Monsieur John Bellegueule.

JEAN.—Voici l'autre maintenant (Allant à la porte de gauche.) Qu'y a-t-il pour votre service monsieur Albert ?

ALBERT.—Votre santé, il été bienne, cette matin, M. Bellegueule ?

JEAN.—Pas trop mal, M. Albert, pas trop mal.

ALBERT.—Bienne, bienne. Quelle heure il été M. Bellegueule ?

JEAN.—(Regardant sa montre.) Dix heures et quart.

ALBERT.—Dix heures, bienne M. Bellegueule, le soleil il été-t-il debout ?

JEAN.—Non, M. Albert, le soleil n'est pas encore debout, paraît qu'il a couru la pretentaine c'te nuit et y s'leva pas aujourd'hui avant midi.

ALBERT.—Il été peut être malade, cette matin, M. Bellegueule ?

JEAN.—C'est possible, M. Albert, c'e-t possible.

ALBERT.—John, c'est vous aller tout de suite chez lui et demander comment il été son santé et s'il aura besoin des pilounes du docteur O'Donovan.

JEAN.—Bien, puis après ?

ALBERT.—Après ? Vous demandez lui de prêter dix piastres au docteur O'Donovan qui avez beaucoup besoin.

JEAN.—Oh ! pour le besoin, je n'en doute pas, mais je doute qu'il prête.

ALBERT.—M. Bellegueule vous été un stupide kannock, vous doutez toujours du bon providence, allez je vous donne mon bénédiction.

JEAN.—C'est bien, j'y vais. (Il prend son chapeau et sort.)

SCÈNE DEUXIÈME.

ANTOINE, ALBERT, JEAN.

ANTOINE.—(Sortant de la chambre et se mettant à son bureau et à lui-même.) Voyons, qu'ai-je à faire aujourd'hui ? (Regardant un mémoire.) No. 19 affaire Duvert, voie de fait, Cour de police... c'est tout... ah ! non... déjeuner, diner et souper..... Pauvre Duvert, il me faut te soigner aujourd'hui c'est ton tour..... que diable il faut que je vive, moi aussi. Maudit pays, pourquoi suis-je venu m'enfour dans ce trou, moi qui avait un si bel avenir à Montréal ! si j'eusse écouté les sages conseils de ma famille, là, la fortune me souriait dès le début de ma carrière, mais non, comme un imbécile, j'ai laissé la réalité pour l'ombre. Il me semblait que sous les regards de l'autorité, on aurait assez d'esprit pour reconnaître ma valeur réelle et qu'on saurait en profiter, ce qui eut fait les affaires du pays et les miennes. Mais non, l'esprit de partie de coterie, gâtant tout, fait qu'on y préfère le plus insignifiant avorton politique au plus beau talent, pourvu qu'il soit partisan enragé. Pourtant, j'ai ménagé le chou et la chèvre, j'ai été de toutes les couleurs politiques, tantôt rouge, tantôt bleu, puis ni bleu ni rouge, rien n'a fait et je végète dans l'ombre..... tas d'imbéciles..... l'importe, de la patience, quelqu'un de ces jours, comme l'a souvent affirmé le savant juge Robichon, je finirai par monter sur le banc. Le fait est qu'il n'y a que lui, jusque ici qui, a eu assez d'esprit et de perspicacité pour découvrir en moi l'étoffe d'un confrère, cela fait l'éloge de son intelligence. Bah ! en attendant que le même discernement arrive à l'autorité, allons déjeuner au compte de Duvert (Appelant) Albert, et cet autre qui vient me faire la leçon en public. Toi, tu vas filer de mon service et pas plus tard qu'aujourd'hui, (Appelant) Albert, voyons arrivées-tu ce matin ?

ALBERT.—(Sortant de sa chambre.) Ah ! monsieur le avocat, il été bien matinal cette matin... il avez un figour bien joyeux... il avez sans doute fait un bon rêve pendant son dodo de cette nuit, je suppose.

ANTOINE.—Je t'en prie, fiche moi la paix et allons déjeuner.

ALBERT.—Il avez, pour sûr, un bon plaidement pour aujourd'hui qui donné beaucoup du argent, peut être bien, il avez fait un bon grosse discours hier soir et il été beaucoup satisfaite. Voyons M. le avocat, c'est vous dire céla à votre bon ami Albert O'Donovan.

(A continuer.)

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE IX.

Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de son école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des détails peu à leur honneur.

—Et que ne lui arrachera pas le catholicisme, j'imagine s'écria M. Sorbier en frappant de la main sur un volume superbement relié. Vous avez cité des exemples ; à mon tour je pourrais vous en accabler : j'ai là six volumes remplis de faits odieux pour le clergé ; je vous les épargne. Mais écoutez ces lignes :

—O débonnaire Jésus ! eussiez-vous pensé qu'on ferait servir vos maximes à la justification de tant d'horreurs ? Si la religion chrétienne autorisait ainsi l'avarice des empires, il faudrait en proscrire à jamais les dogmes sanguinaires ! qu'elle rentre dans le néant, ou qu'à la face de l'univers elle désavoue les atrocités dont on la charge."

—C'est Rainal qui a écrit cela ? demanda mon père.

—Oui, monsieur ; tome III, page 200. Que dites-vous de ce témoin ?

—Qu'il est plus que suspect.

—Ah ! et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Pourquoi ? je vais vous le dire. D'abord, parce que Rainal était un jésuite détroqué et que je ne crois pas aux abbés apostats qui, pour se venger, essaient de mordre la main qui les a nourris, et insultent le Christ dans son Eglise et jusque dans sa divinité ; en second lieu, votre philosophe avec son affectation d'humanité et sa compassion pour les esclaves, n'est qu'un misérable hypocrite.

—C'est facile à dire.

—Et encore plus approuver : Ce Rainal que vous me citez, savez-vous comment il avait gagné sa fortune ? par la traite des nègres. Cet homme si généreux, si indigné, était un marchand de chair humaine retiré du commerce.

—Où avez-vous pris cela ?

—Tout simplement dans son histoire à lui. Ouvrez la biographie de Michaud, article Rainal, et vous pourrez vous édifier à ce sujet.

—Mais Voltaire, monsieur, Voltaire, lui qui ne fut pas négrier, dit aussi que...

—Permettez, mon cher voisin, vous n'avez pas la main heureuse : Vous me citez l'autorité de Voltaire ; je suis donc en droit de vous rappeler ses propres paroles en 1758 (*Essai sur l'histoire*, tome V, page 339) ; je tiens à être exact. "On nous reproche le commerce des noirs. Un peuple qui trafique de ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur ; ce négoce démontre notre supériorité. Celui qui se donne un maître était né pour en avoir." Cette phrase à elle seule serait assez concluante ; mais, puisque je suis en train d'interroger votre grand philanthrope, laissez-moi vous lire une toute petite lettre qui achèvera, j'espère, de vous convaincre que le patriarche de la philosophie n'aurait pas eu plus que son ami Rainal l'apostat le droit de reprocher à l'Eglise de n'avoir pas condamné assez fortement la traite. Voici la lettre ; elle est adressée à un armateur de Nantes pour le complimenter sur des bénéfices réalisés dans la vente d'une cargaison de noirs : "Je me félicite avec vous de l'heureux succès du navire le Congo, arrivé si à propos sur la côte d'Afrique pour soustraire à la mort tant de malheureux nègres. Je sais que les noirs embarqués sur vos bâtiments sont traités avec autant de douceur que d'humanité. (Quel excellent cœur ! Qu'en dites-vous, monsieur Sorbier ?) Et, dans une telle circonstance, je me réjouis d'avoir fait une bonne affaire en même temps qu'une bonne action." Aujourd'hui on pend les gens qui font de semblables bonnes actions ; mais, puisque M. de Voltaire trouvait que la traite était méritoire, pourquoi ces larmes menteuses versées sur les nègres abandonnés par l'Eglise aux bons soins de son associé Michaud le négrier ?

—Monsieur, j'ai les œuvres complètes de Voltaire, et je vous affirme que cette lettre ne s'y trouve pas.

—Oh ! je le crois, j'en suis même sûr. Au format des volumes que je vois sur votre table, je reconnais l'édition de Kiehl, une édition faite par des amis qui en ont pieusement éliminé tout ce qui à leurs yeux pouvait être compromettant pour la gloire de leur roi. "Nous avons retranché disent-ils dans leur préface, quelques lettres sans intérêt pour le public." Les braves gens ! ils trouvent que le public n'a aucun intérêt à savoir que le grand ami de l'humanité fut un négrier. Je ne suis pas de cet avis, moi, et je sais infiniment gré à M. Cantu qui nous a donné ce petit billet si bien tourné, dans son *Histoire universelle*, page 148, tome XIII, 3ème édition.

—Enfin, monsieur, vous ne voulez pas aller jusqu'à dire que Voltaire n'ait pas combattu pour la vérité et pour la justice.

—Et pourquoi pas, monsieur Sorbier ? Dire de Voltaire qu'il est un menteur, c'est rendre à César ce qui appartient à César. Ne vous offensez pas du terme, Voltaire faisait peu de cas de la vérité ; c'est lui-même qui se donne la peine de nous l'apprendre, et ses éditeurs étaient tellement de son avis qu'ils n'ont pas supprimé cette autre lettre de lui à son ami Thriot (*Œuvres de Voltaire*, tome LII, page 326) : "Le mensonge est un vice quand il fait du mal ; c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais ; il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours." Tenez, monsieur Sorbier, finissons-en avec Voltaire et avec son école ; cet homme excite chez moi un profond sentiment d'horreur et de dégoût à la fois.

—Cependant sa mort a été pleurée par toute la France, et ses cendres reposent sous les voûtes du Panthéon.

—Sa mort a été pleurée par une coterie bruyante, et non pas par la France ; ses cendres reposent où reposaient sous les voûtes du Panthéon, mais à côté de celles de Marat, l'assassin public, dont ses déclamations menteuses avaient aiguisé le poignard. Après avoir chassé Dieu de son temple, les profanateurs y portèrent le cadavre de son ennemi ; ils inscrivirent sur le fronton de l'église Sainte-Geneviève, devenue un charnier de philosophes : "Aux grands hommes la patrie reconnaissante !" La France reconnaissante à Voltaire ! Et de quoi, s'il vous plaît ? Serait-ce d'avoir lâchement flatté Catherine de Russie et Frédéric de Prusse, qui lui payaient à prix d'or ses bassesses et ses mensonges, ou d'avoir, lui Français, traîné dans la boue et l'ordure la mémoire de Jeanne d'Arc, dont l'héroïsme délivra notre pays du joug des Anglais, ou encore de n'avoir trouvé dans son cœur véral, au lieu de larmes que des moqueries, lorsqu'après la bataille de Rosbach il écrivait au roi de Prusse pour le féliciter d'avoir taillé des croupières aux soldats de la France ? Insulteur de son Dieu et de sa patrie, hypocrite de vertu à Ferney et de vice à Paris, professeur de mensonge qu'il érige en vertu, orgueilleux avec ses égaux, tyran pour ses inférieurs, plat courtisan devant le pouvoir qu'il redoute ou dont il espère, voilà ce que fut Voltaire. Il eut, il est vrai, un talent immense, un esprit prodigieux ; c'était un don du ciel dont il ne se servit que pour se poser en ennemi de Dieu, en chef de cette tourbe de philosophes auxquels il enseigna l'art du mensonge impudent et de la raillerie sacrilège. Dans un accès de délire, on porta au Panthéon son cadavre couronné d'immortelles et de lauriers. Ce dernier triomphe, décerné à l'ennemi de nos croyances, à celui qui n'avait occupé sa longue vie qu'à souiller toutes nos gloires, à rire de nos malheurs, à courtiser nos ennemis, à pervertir ses concitoyens, à amener le vice contre la vertu, fut plus qu'une sanglante ironie, ce fut un crime de lèse-nation.

—Bravo ! crièrent plusieurs ouvriers que gagnait la noble émotion de mon père.

Mon oncle ne tenait plus sur sa chaise :

—Savez-vous, s'écria-t-il tout-à-coup avec sa brusquerie militaire que vous me faites faire ici une

sotte figure, monsieur Sorbier. Comment, j'accepte de vous servir de second, et de moi, vieux soldat, blessé dix fois pour la France, vous faites le parrain d'un méprisable menteur qui a trahi son pays. Une autre fois, ne comptez plus sur moi : avant d'adopter vos saints, je ferai d'avance vérifier leurs reliques.

—Le fait est, colonel, répondit le notaire un peu confus, que je n'en savais pas si long ce matin, et je vous déclare que mon enthousiasme est singulièrement refroidi.

—Alors vous abandonnez les philosophes ?

—Pas tout-à-fait : j'attends, pour leur tourner le dos, que vous m'ayez prouvé que les papes et les prêtres n'ont pas été leurs complices dans cette iniquité qu'on appelle l'esclavage et la traite.

—Si ce n'est que cela qui vous retient, répondit mon père, nous serons bientôt d'accord. Vous avez dit ou plutôt répété que les prêtres, non contents de voiler les infamies et les cruautés des conquérants, les avaient approuvées et légitimées. Or, l'histoire est là pour donner un éclatant démenti à la calomnie mise en avant par le roi des philosophes et enracinée par les soins de son école. Cela est si vrai que l'aveu de la noble conduite du clergé échappe malgré eux aux détracteurs de la religion. Tenez, voici un livre imprimé en 1863 ; ce n'est pas vieux, n'est-il pas vrai ? Il a pour titre *le Mexique*, et a été écrit par M. Chevalier. Or, voici ce que j'y lis, page 250 : "Des souverains-pontifes, qui n'avaient qu'à abaisser leurs regards sur leur poitrine pour y apercevoir la croix, emblème de la patience, de la résignation, de la douceur, de l'esprit de paix et de charité, se livraient à des emportements impies, et ordonnaient des exterminations qui auraient dépassé les sacrifices humains offerts aux idoles mexicaines s'ils eussent trouvé des exécuteurs dont la rage sanguinaire répondit à leur pensée." Et dans le même livre, neuf pages plus loin, en parlant des généreux efforts de la reine Isabelle pour améliorer le sort des Indiens : "La pensée royale trouva pour cette œuvre d'humanité de précieux auxiliaires dans les rangs du clergé qui au Mexique n'oublia jamais que le christianisme a reçu de son divin fondateur la haute et sainte mission de soutenir les faibles." Et encore un peu plus loin, page 262 : "Barthélemy Las Casas fit retentir l'Amérique et l'Espagne de ses réclamations énergiques et infatigables. Il obtint l'envoi de commissaires capables et pieux, afin de constater le mal et de le réparer, s'il était possible."

—C'est déjà quelque chose qu'un pareil aveu, mais c'est encore loin de la vérité tout entière. Deux lignes sont bien peu pour faire connaître un saint évêque dominicain qui, pendant cinquante ans d'apostolat, ne cessa de déployer un zèle infatigable pour son troupeau, traversa plusieurs fois les mers au péril de sa vie, écrivit mémoires sur mémoires, et consacra toute son existence au bonheur de ces pauvres Indiens qui, par reconnaissance lui décernèrent le glorieux titre d'Avocat des vaincus. A côté de ce nom illustre dans les fastes du dévouement, je pourrais citer encore le Père Olmédo, dont vous vous rappelez les belles paroles à Cortez ; les jésuites Nunnez, Corréa, Azévédo, et tant d'autres religieux de tous les ordres dont plusieurs payèrent de leur vie leur charité pour les Indiens.

—Mais les papes, monsieur, les papes que faisaient-ils donc ?

—Ce qu'ils faisaient ? Gardiens vigilants de la justice et de l'humanité, ils gémissaient sur les violences qu'ils ne pouvaient empêcher, ils s'adressaient aux rois, ils s'adressaient aux peuples, ils priaient pour les victimes et tâchaient de fléchir les bourreaux.

(A continuer)

IMPRIMÉ PAR PRENDERGAST ET CIE.

31 Rue St. Jacques, Montréal.